



Bref survol des théories du comique

Jean-Charles Chabanne

► To cite this version:

Jean-Charles Chabanne. Bref survol des théories du comique. Le comique, Gallimard, chap. 3, 2002, Bibliothèque Gallimard, "Registres". hal-00917979

HAL Id: hal-00917979

<https://hal.science/hal-00917979>

Submitted on 18 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

REGISTRE : LE COMIQUE

(1) Bref survol des théories du comique

Les théories du comique comme sentiment de supériorité

Rire pour montrer du doigt - Les théories du comique comme sentiment de supériorité sont des **théories psycho-sociales** : elles mettent en avant la situation sociale et la fonction de l'échange où intervient la réaction comique. C'est l'Anglais Thomas Hobbes (1588-1679) qui défend le plus clairement cette explication (*De la nature humaine*, IX, 13):

“ la passion du rire est un mouvement subit de vanité produit par une conception soudaine de quelque avantage personnel, comparé à une faiblesse que nous remarquons actuellement dans les autres ou que nous avions auparavant. ”

Le rieur réagit au spectacle ou à l'imagination d'un défaut ou d'une erreur qui le met, par contraste, personnellement en valeur. Hobbes insiste sur la soudaineté de cette prise de conscience, qui expliquerait que le rire “ éclate ”.

Cette définition du comique par le sentiment de supériorité intéresse tous ceux qui étudient le rire dans sa dimension sociale. Le rire jouerait ainsi un rôle de signalement des défauts, des irrégularités, des erreurs dans les choses mais surtout dans les actions des hommes. Henri Bergson est un défenseur connu de cette position développée dans *Le Rire* (1905) : le rire

proviendrait du spectacle du “ mécanique plaqué sur du vivant ”. Il constituerait ainsi une sorte de réaction de défense et d'exclusion de ce qui apparaît comme négatif ou condamnable dans un groupe social, tout en mettant en évidence, par contraste, les valeurs du groupe. Cette explication du comique insiste sur le “ petit théâtre ” à trois rôles qui se met ainsi en place : il y a celui qui fait rire, celui qu'on fait rire, et ce ou celui dont on rit.

C'est la moquerie, dont notre vocabulaire enregistre beaucoup de variantes : rire au nez de..., se payer la tête de..., faire rire la galerie... Une échelle d'intensité est perceptible : la taquinerie, la dérision, semblent moins violentes que la roserie, le persiflage, la raillerie... A l'extrémité de l'échelle, on est à la limite du comique pour entrer dans un autre registre, celui de la satire voire de la polémique. Le comique entrerait ainsi dans les grands mécanismes de la régulation sociale, sous des formes très familières, comme les plaisanteries de tous les jours, ou sous des formes instituées, comme la comédie au théâtre, la parodie politique des chansonniers, etc. Cette fonction du comique intéresse les spécialistes de la relation sociale, à l'intérieur d'une société ou d'une société à l'autre. On a ainsi pu étudier les contenus visés par les plaisanteries dans tel groupe social, ou les formes de la moquerie rituelle dans telle ou telle société. Bien évidemment, les genres de la comédie, de la farce, de la satire... semblent entrer dans ce modèle de la fonction comique.

L'intention agressive - Les formes les plus intenses de la moquerie sont mêlées d'agressivité : un bon mot peut être piquant, incisif, et même blessant... Être tourné en ridicule n'est pas une expérience agréable. Selon Bergson (*Le rire*) :

“ le rire est avant tout une correction. Fait pour humilier, il doit donner à la personne qui en est l’objet une impression pénible. ”

Il y a des rires de supériorité différents, les uns plus joueurs, qui se font en réalité complices ou qui masquent sous les dehors de la moquerie un éloge ou un compliment, les autres ouvertement violents, destinés délibérément à exclure et à blesser symboliquement. Mais sommes-nous toujours dans le registre du comique ?

Aristote, au IV^{ème} siècle av. J.-C., avait formulé le premier cette condition indispensable à l’existence du comique (*Poétique*, chapitre 5) :

“ Le comique consiste en un défaut ou une laideur qui ne causent ni douleur ni destruction ; un exemple évident est le masque comique : il est laid et difforme sans exprimer la douleur. ”

Le rieur réagit par le rire au spectacle de ce qui est dégradé ou méprisable, le laid, le défaut – à la condition que les émotions négatives soient neutralisées ou atténuées. Le rire n’advient que dans une atmosphère où les faiblesses qu’il vise par la moquerie n’évoquent pas de sentiment négatif trop puissant (la peur, la honte, le dégoût, la pitié...), où elles apparaissent sans conséquence ou sans importance, sont en quelque sorte déréalisées.

C’est sans doute le travail du créateur comique que de réussir cette déréalisation. Mais le jeu entre le moqueur, le rieur et leur victime est difficile à régler. L’histoire du comique est riche de malentendus, de rires

inappropriés ou venus mal à propos, de rires jugés excessifs ou déplacés à tel moment alors qu’à un autre ils auraient été acceptés. Le lecteur en jugera lui-même avec les textes de l’anthologie : même si nous pouvons y reconnaître des procédés comiques, une intention comique, il n’est pas certain que tous ces textes nous amusent.

Ainsi, que le rire exprime l’orgueil du rieur, s’élevant indûment au-dessus de ce qu’il moque, ou qu’il exprime son irrespect, le rire a longtemps été dénoncé comme indigne des hommes. Dans ses formes excessives, le corps y exulte sans limite, on se plie, on se roule, on s’en tape sur les cuisses, on s’en tient les côtes... Le rire éclatant est manifestation d’une surprenante animalité, d’une passion dominant tout. Le rire menace même la Raison, il voisine avec la folie : fou rire, rire de fou. Le rire a ainsi gagné, comme toutes les passions excessives, la condamnation des moralistes, sauf peut-être sous ses formes atténuées et bénignes. Le rire éclatant est signe de délire et même de possession, c’est le rire du diable.

Ce rire excessif, provocateur, brutal, mêlant le cocasse et le sublime, va au contraire être revendiqué par l’époque romantique., selon la formule de Charles Baudelaire (*De l’essence du rire*) :

“ Le rire [disent les physiologistes] vient de l’idée de sa propre supériorité. Idée satanique s’il en fut jamais ! Orgueil et aberration ! ”

A la fin du siècle, la moquerie pousse, chez les comiques “ fin de siècle ”, au nihilisme et à l’autodestruction, comme on le verra dans l’Arrêt sur lecture 3.

Les théories du comique comme sentiment de tension/détente

Les théories du comique comme sentiment de détente s'intéressent à ce qui se passe dans l'esprit du rieur, à la circulation de l'énergie affective, ce sont des **théories psycho-affectives**. Le rieur verrait se relâcher en lui une tension, une attente, une énergie psychique préalablement mobilisée et devenue soudainement inutile ou excessive. Ces théories, on le voit, s'appuient sur des modèles du fonctionnement neurologique, objets de recherches dans le domaine médical. On en recommande même l'effet bénéfique non seulement sur la santé mentale, mais aussi sur le corps qu'il soulage et détend. Le rire devrait, selon certains, se pratiquer comme un sport...

Dans des conditions favorables – qui écartent toute perception d'un danger véritable ou d'une gravité des conséquences –, certains événements naturels produiraient ce sentiment de détente : là où nous nous étions soudain préparés à un danger, un traumatisme (une chute, par exemple), nous percevons soudain que “ ce n'est rien ”, “ plus de peur de que de mal ”, d'où un soulagement instantané qui se libère sous la forme physiologique du rire. Les comiques professionnels (par exemple les clowns) ne feraient que créer artificiellement de telles situations, comme le font les comédiens sur la scène ou à l'écran : les larmes sont exagérées, les chutes toujours à la fois spectaculaires et bénignes, les accidents, les blessures, les cris, tout cela est sans gravité et d'autant plus comique que cela avait semblé, sur le coup, être tragique ou dangereux.

Encore une fois, ce mécanisme apparemment simple est en réalité complexe et hétérogène. L'auteur de référence est **Sigmund Freud**,

théoricien de la psychanalyse, qui écrit sur le comique, l'esprit et l'humour en 1905 et en 1927. Dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, il étend la théorie de la détente à toutes les variétés du comique. Son principe général, conforme à un premier état de sa théorie de l'esprit, est que “ le plaisir correspond à une épargne de l'effort psychique [...] nécessité par l'inhibition ou la répression ”. Ces ouvrages fondent une théorie du comique complexe, pas toujours très bien comprise par la suite, d'autant plus qu'elle a évolué avec les modèles psychanalytiques eux-mêmes.

Toutefois le nom de Freud reste attaché aux théories de la détente, dont il existe des illustrations relativement directes. Par exemple, le rire que procure la levée soudaine d'un sentiment négatif comme la peur, à l'apparition d'un masque monstrueux, qui se révèle factice. Mais Freud décrit des cheminements plus tortueux, quand, par exemple, il décrit le plaisir pris à entendre certaines histoires drôles par le fait qu'elles permettent de se libérer d'interdits qui portent sur l'expression de la violence, de la grossièreté ou de la sexualité. Le comique proviendrait alors de la possibilité d'exprimer des sentiments habituellement refoulés ou de faire et dire des choses habituellement interdites.

Deux termes empruntés à Freud ont ainsi connu un grand succès critique : le **défolement** et la **régression**. Dans les jeux de mots, les jeux de gestuelle de la farce, le comique relâche les tensions imposées par les règles et les conventions (c'est le défolement). Il permet un jeu libre avec la langue, avec le corps, avec les autres, jeu qui permet une régulation des tensions intérieures, de même que la fête, le carnaval, permettent une régulation des tensions sociales : c'est une sorte de retour à l'enfance (la

régression). Ainsi Freud rejoint les analyses que font certains anthropologues du rôle social de l'humour dans les sociétés : permettre que s'expriment indirectement les conflits et que se relâchent temporairement les interdits.

La théorie de la détente ne réduit pas pour autant le comique à ses effets positifs. On imagine immédiatement qu'il a une valeur subversive, déséquilibrante, qui n'est pas toujours contrôlable. On devine aussi que ce que libère le comique n'est pas toujours innocent.

Les théories du comique comme sentiment d'incongruité

Les théories du comique comme sentiment d'incongruité s'intéressent aux processus mentaux qui conditionnent le rire. Ce sont des **théories psycho-cognitives**, qui étudient les mécanismes intellectuels de la réaction du comique.

On cite en général, à l'origine de ces conceptions, des auteurs comme Emmanuel Kant (*Critique de la faculté de juger*, 1790) :

“ Il faut qu'il y ait, dans tout ce qui doit provoquer un rire vif et éclatant, un élément absurde (ce qui fait par conséquent que l'entendement, en soi, ne peut y trouver aucune satisfaction). Le rire est un affect procédant de la manière dont la tension d'une attente se trouve soudain réduite à néant. ”

ou comme Arthur Schopenhauer (*Le Monde comme volonté et comme représentation*, 1818) :

“ Le rire n'est jamais autre chose que le manque de convenance – soudainement constaté – entre un concept et les objets réels qu'il a suggérés, de quelque façon que ce soit; et le rire consiste précisément dans l'expression de ce contraste. ”

Cette rupture entre des attentes intellectuelles, fondées sur des habitudes ou des routines mentales, et l'étrangeté du stimulus comique produit un effet particulier, au dosage délicat, que les psychologues anglo-saxons appellent une *incongruité*.

Le cheminement mental pour apprécier l'humour semble relever, dans certains cas, d'un processus complexe de résolution de problème cognitif, qui mobilise de manière intense et subtile l'intelligence et la perception. Certains soutiennent même que les interactions comiques sont utiles au développement intellectuel de l'enfant, autant qu'au développement de ses compétences sociales et affectives.

Ce sont des **théories essentialistes**, car elles situent l'essence du comique dans la nature même des stimuli, par exemple l'action dans le cas du gag, l'énoncé oral dans le cas du jeu de mots, le texte dans le cas de la lecture littéraire. Le stimulus comique jouerait ainsi avec les règles du traitement de l'information que nous utilisons de manière routinière, pour les surprendre, les stimuler et les dérouter. On retrouve ainsi, pour le comique, les travaux sur l'intelligence, mais aussi sur le jeu en psychologie sociale et génétique.

Une des questions fortement débattue dans cette perspective est celle de “ l'incongruité-résolution ”. Les auteurs débattent pour déterminer dans quelle mesure le comique repose sur la seule incongruité : existerait-il des

problèmes de perception et de compréhension qui ne déboucheraient sur aucune solution et resteraient à proprement parler *absurdes* ?

Exemple : « Quelle différence y-a-t-il entre un canard ? — Aucune, car les deux pattes sont identiques, surtout la gauche. »

Ou bien assisterait-on à une combinaison, dans des proportions variées, d'une incongruité et d'une forme de résolution de cette incongruité ?

Exemple : « il y a des femmes dont l'infidélité est le seul lien qui les attache à leur mari » (Sacha Guitry).

Dans le premier cas, on reste dans le cadre du modèle évoqué par Kant : “l'entendement, en soi, ne peut y trouver aucune satisfaction” ; dans le second cas, le comique permettrait d'atteindre, au-delà de l'absurdité apparente ou première, une forme de signification d'une nature autre que rationnelle, une “logique locale”, une “logique de l'illogique”, comme dans le cas du double-sens, du sous-entendu, etc.

Dans le premier cas, le comique est une dissipation de l'énergie instantanément sollicitée pour résoudre un problème qui n'existe pas, qui est purement “pour rire”. Dans le second cas, le processus est plus complexe. Le comique de l'incongruité-résolution permettrait soit de dire quelque chose qu'on souhaite masquer par une espèce de discours oblique, soit sous une forme originale, irréductible à une paraphrase équivalente, à la manière dont la métaphore poétique ne peut être paraphrasée sans perte. Ainsi, derrière ses pitreries, ses billevesées, ses discours apparemment vains et factices, le comique recèlerait, parfois, des finesses et des profondeurs, mais renouvelées par cette énonciation incertaine, à la fois affirmées et déniées. Le sens, loin de s'y perdre, gagnerait en profondeur, en complexité, en dynamique.

Le rire, toujours objet de recherche

Un survol aussi rapide ne rend pas justice de la réelle variété des théories du comique qui ont été proposées au fil du temps. Insistons sur cet intérêt universel : la plupart des auteurs, depuis l'époque grecque, s'y sont arrêtés plus ou moins longuement. Aujourd'hui encore, très régulièrement, paraît un ouvrage qui cherche à faire la synthèse de ces explications ou à en proposer une nouvelle. Les recherches sur le comique et l'humour font l'objet, aujourd'hui, de travaux scientifiques dans de multiples domaines, de la médecine à l'ethnologie, de la psychologie cognitive à la sociologie. Il existe des associations internationales de chercheurs, des centres universitaires spécialisés, des colloques...

On peut se défier de ces efforts et de les juger vains, en affirmant qu'il n'y a pas de définition possible du comique, et que les efforts pour en distinguer les espèces sont voués à l'échec ou au ridicule ; les théories seraient soit trop superficielles, soit inutilement tatillonnes et classificatrices, détruisant dans leurs descriptions l'objet même qu'elles visent.

Nous nous en tiendrons à une position plus positive. D'abord en observant que les avancées de la réflexion sur le comique sont certes loin d'épuiser le sujet, mais que les modèles proposés, loin de s'exclure, se complètent pour donner la mesure d'un phénomène qui, de loin, semble unifié, et qui révèle, quand on s'en approche, sa complexité, sa diversité, et sa sensibilité aux variations historiques et culturelles. Au total, ces modèles théoriques doivent être des invitations à la lecture attentive des textes et à l'écoute ouverte des réactions du lecteur, dans leur diversité.

Les trois axes d'observation que proposent ces trois ensembles théoriques contribuent cependant à nous rappeler qu'il faut être attentif à la fois :

- au **stimulus comique** lui même, événement, action, image ou texte, et à chercher en lui des propriétés particulières, qui le distingueraient du non-comique, propriétés qui permettent une appréciation comique de ce stimulus ; il y a sans doute des procédés de fabrication du comique, qu'il nous faudra identifier et peut-être même manipuler dans des travaux d'écriture créative, pour les identifier au moins intuitivement.

- à la **situation comique**, c'est-à-dire à toutes les variables qui jouent dans le processus de production et de réception du stimulus comique : quand ? où ? dans quel but ? avec qui ? etc. L'exemple du " bon mot ", qui n'est pas seulement une finesse verbale, mais aussi une réussite pragmatique, dit au bon moment et devant les bonnes personnes, dans une intention précise, en est un bel exemple.

- à la **réaction comique** dans le destinataire lui-même, et à la place qu'il faut donner au travail interprétatif auquel le comique invite le lecteur, autant et peut-être plus que les autres registres. Ce travail interprétatif est toujours lui-même situé et évolue avec le temps. Notre réception des textes comiques n'est pas imposée par l'auteur ni par le texte, elle nous appartient pour l'essentiel.